

Le Général

# MIGUEL MIRAMON

NOTES  
SUR L'HISTOIRE DU MEXIQUE

PAR

VICTOR DARAN



Tecnológico  
de Monterrey



ROME

IMPRIMERIE DE L'ÉDITEUR EDOARDO PERINO

1886.

MADAME VEUVE DE MIRAMON.

Paris le 19 Juin 1886.

MADAME,

*J'ai passé au Mexique les meilleures années de ma vie.*

*Addonné au travail, je suis resté étranger aux luttes civiles qui dévoraient ce pays, auquel je suis toujours profondément attaché.*

*J'ai gardé le silence lorsque j'ai assisté au triste dévouement des événements politiques de 1867, mais mon cœur palpita de douleur en voyant succomber sur le Cerro de las Campanas le chef de la Monarchie, et les vaillants généraux qui le soutinrent loyalement dans le siège héroïque de Queretaro.*

*Permettez-moi donc, Madame, que je m'incline devant votre juste deuil et que je vous offre comme un tribut de mon respect, ces notes d'un livre que je gardais pour moi comme les feuilles mortes de l'arbre de ma jeunesse, recueillies avec enthousiasme dans le pays qui pendant de longues années m'a offert son hospitalité.*

*Croyez, Madame, à ma plus profonde considération.*

VICTOR DARAN.

---

## AVANT-PROPOS

---

La révolution d'Ayutla qui avait pris naissance en 1854 aboutit en 1855 par l'élévation du général Juan Alvarez au fauteuil présidentiel.

Effrayé par la tâche difficile qui lui était imposée, ne se croyant pas capable de s'en acquitter, Alvarez, quelques jours après son élection, remettait le pouvoir entre les mains d'un homme conciliant et libéral modéré, le général Comonfort.

Comonfort tint les engagements pris par la révolution, Il convoqua un congrès constitutionnel qui dicta au Mexique une chartre pleine de réformes libérales qui furent la cause de la guerre civile.

La parfaite égalité des droits de l'homme, l'exclusion du clergé des fonctions civiles de l'Etat, la division des pouvoirs publics en exécutif, législatif et judiciaire, la création

de la garde nationale, la suppression des *fueros* ecclésiastiques et militaires, furent les éléments principaux de cette charte qui fut discutée sur les champs de bataille.

Le clergé, fort riche à cette époque, se voyant attaqué dans sa propriété et dans ses individus, trouva, pour défendre ses droits, un puissant et terrible allié dans l'armée, qui voyait sa ruine dans la création de la garde nationale et se sentait cruellement blessé par la suppression de ses justes prérogatives.

Puebla fut la première ville importante attaquée par les insurgés : ils s'en rendirent maîtres. Les corps d'armée envoyés pour les soumettre tournaient leurs armes contre le gouvernement et se jetaient dans les bras de l'insurrection

La guerre débuta par de brillants combats, des sièges sanglants et vaillamment soutenus, par des actions d'éclat, des prodiges de courage et de science militaire dans l'un et dans l'autre camp ; mais bientôt les emprisonnements arbitraires, les gibets dressés pour châtier les insurgés, et toutes sortes de vexations impossibles à décrire, démontrèrent le besoin de recourir à des moyens extraordinaires pour mettre un terme à ce déplorable état de choses.

Comonfort promulgua alors une loi qui défendait au clergé de posséder des bien-fonds.

Ce fut une nouvelle source de mécontentement. Le gouvernement vit fondre sur lui les anathèmes de l'église, et la société en grande partie considéra les insurgés comme les vrais défenseurs de la religion.

Les champions conservateurs qui se distinguaient dans cette lutte étaient deux jeunes colonels, liés par une étroite et profonde amitié, hommes d'un grand courage et d'un sang-froid à toute épreuve.

Jouissant, malgré leur jeunesse, de l'estime de leurs supérieurs par leur intelligence et leurs connaissances dans l'art difficile de la guerre, ils étaient réellement dignes d'occuper le poste élevé qu'on leur avait désigné dans cette nouvelle croisade.

C'étaient Louis Osollo et Miguel Miramon.

Leurs actes de témérité avaient été si nombreux, leurs aventures militaires telles, qu'on ne comptait pas leurs années, mais les fois qu'ils avaient échappé à la mort.

On les voyait conduisant dans les grandes batailles qui ensanglantaient la patrie, des bataillons bien ordonnés; ailleurs ils réduisaient par leur énergie des masses indisciplinées; tantôt prisonniers, tantôt proscrits, ils faisaient trembler le gouvernement à la tête d'une conspiration, se battaient personnellement avec leur ennemi et si besoin était remplissaient l'office de simples soldats.

Pendant qu' Osollo, battu à la Magdalena par de nombreux adversaires, tombait un bras fracassé au moment où il pointait lui-même une pièce, Miramon, armé d'un pistolet, s'introduisait chez le gouverneur de Puebla et l'obligeait à lui livrer les troupes de la place.

Loin de les effrayer, cette vie aventureuse et pleine de dangers les excitant davantage à l'accomplissement de leur

entreprise, Comonfort se vit dans la nécessité de dissoudre le congrès et d'annuler la constitution de 1857.

Les conservateurs vinrent alors lui prêter leur appui, mais le parti radical se souleva, et Comonfort, effrayé par son attitude, se jeta de nouveau dans ses bras et put ainsi garder quelque temps encore le pouvoir.

Cette faiblesse le perdit.

Les radicaux le rejetèrent et donnèrent la présidence à l'avocat Benito Juarez, très-arrêté dans ses idées et essentiellement radical; Osollo et Miramon lui enlevèrent la capitale après une lutte encore plus sanglante que les précédentes.

Hommes de guerre l'un et l'autre, ils n'aspiraient pas au pouvoir. Ils le remirent au général Zuloaga et marchèrent avec l'armée pour obtenir de nouvelles victoires.

Osollo mourut.

Miramon resta à la tête de l'armée.

Élevé à la présidence par des circonstances extraordinaires, lors qu'il avait pacifié le pays, sauf Vera-Cruz, où s'était réfugié Juarez avec son gouvernement, il en aurait triomphé, si l'escadre américaine, prêtant son appui aux radicaux, n'avait insulté le pavillon national, en s'emparant à Anton Ligardi des vaisseaux de guerre mexicains qui devaient coopérer au siège de Vera-Cruz.

Juarez assura son triomphe en décrétant les lois de réforme par lesquelles les biens de main-morte devenaient propriété de l'Etat qui ensuite les revendait à vil prix.

réparation, si besoin était, par les armes, pour les dommages causés à leurs nationaux. Elles devaient en même temps appuyer le gouvernement local qui leur donnerait de sérieuses garanties.

Pendant ce temps la république des États-Unis du Nord était déchirée par la guerre civile; les puissances coalisées qui voyaient avec regret son influence s'étendre chaque jour davantage sur le continent Américain, jugèrent le moment propice pour établir au Mexique un gouvernement solide et puissant qui contrebalançât leur pouvoir et empêchât de nouveaux démembrements de son territoire.

Dès leur arrivée à Vera-Cruz, les représentants des puissances coalisées ouvrirent des conférences diplomatiques avec le gouvernement mexicain, dirigé par Juárez.

Le général Prim et sir Charles Wike plénipotentiaires d'Espagne et d'Angleterre en vinrent à un accommodement avec M. Doblado, ministre des affaires étrangères. Mais le représentant de la France, s'écartant du programme de la Soledad, déclara la guerre au Mexique.

Quelques jours après, le 5 mai 1862, le général Laurencez était battu sous les murs de Puebla et se retirait à Orizaba.

X Juárez refusa d'accepter, contre les Français, les services des chefs conservateurs qui combattaient son gouvernement. Il les exclut de toutes les amnisties, ce qui obligea les uns, tels que les généraux Zuloaga, Cobos et Benavides, à se réfugier à l'étranger, d'autres à se jeter dans les bras de l'intervention française.

C'est ainsi qu'une guerre qui devait être nationale se convertit en civile, car les conservateurs, en grande partie, s'abstinrent de prêter leur aide au gouvernement de Juarez.

Un renfort de 40,000 hommes sous les ordres du général Forey vint tirer les français de l'inaction dans laquelle ils étaient à Orizaba. Ils marchèrent sur Puebla et s'en rendirent maîtres après un siège de cinquante-cinq jours.

Juarez dut abandonner Mexico. Les français y pénétrèrent et réunirent une assemblée de notables de la capitale qui élut empereur du Mexique, l'archiduc Maximilien d'Autriche.



III. Tecnológico  
de Monterrey

Pendant que ces événements se déroulaient, Miramon se trouvait à Bronswile. Doblado, qui était auprès de Juarez à San Luis Potosi, lui adressa une lettre confidentielle en l'invitant à prendre service dans l'armée nationale.

Miramon, donnant suite à cette invitation, se rendit immédiatement à Cerro Prieto dans les environs de S. Luis.

Il y attendait l'entrevue qui lui avait été promise par Doblado pour s'entendre avec le gouvernement de Juarez, lorsqu'il apprit que le général Escobedo marchait sur Cerro



Prieto à la tête de mille hommes avec ordre de l'arrêter et de le passer par les armes.

Force lui fut de quitter cet asile ; en effet, le lendemain de son départ pour Mexico, Escobedo arrivait à Cerro Prieto, qu'il fouillait en tous sens de même que les *haciendas* du voisinage.

Miramón trouva dans la capitale un gouvernement établi, qui soutenait les mêmes principes qu'il avait défendu toute sa vie à la pointe de son épée, et qui avait donné à l'archiduc Maximilien le sceptre de la nouvelle monarchie.

Malgré cela, il se serait retiré de la politique si le général Forey ne l'avait mis dans le cas d'opter pour servir l'empire ou pour quitter le pays.

À cause de ses circonstances particulières, il était dans l'impossibilité de prendre ce dernier parti et il se vit obligé de se mettre aux ordres de la Régence, qui l'envoya à Guadalajara pour y former une division.

Il remplissait cette mission avec son activité habituelle, lorsque Bazaine voulut le subordonner au colonel Garnier. Cette décision fit qu'il se retirât complètement de la chose publique.

Maximilien arriva au Mexique dans les premiers jours de 1864 et une de ses premières mesures fut de lui confier une mission militaire en Prusse, où il demeura pendant toute la durée de l'empire.

Lorsque le corps expéditionnaire fut rappelé en France et que le gouvernement de Maximilien ne comptait plus